

DE LA PEINTURE

MIEUX vaut pour sa réputation, sans doute, ne pas nommer l'auteur de cette préface d'un lyrisme... disons modestement échevelé, pour un peintre qui exposait rue La Boétie.

L'auteur traitait gentiment, en passant, sa victime de schizophrène, histoire de le « situer », puis, décrivant son style : « ses œuvres-miroirs sont les reflets-jalons d'un monde où les repères font défaut »... « Peintre, il se regarde — peignant — se peindre-halluciné »... Bref, en ce genre si particulier, le préfacier avait réussi à écrire trente-neuf grandes lignes. Ce qui nous paraît remarquable.

On sait bien que nous vivons une époque où il est parfois bon ton, hélas ! d'admirer cette forme de littérature. Moins elle est compréhensible, plus on se pâme ! Pour une certaine sorte de peinture également.

Quand même, l'aimable préfacier, écrivait, peut-être sans le vouloir, une phrase qui mettait, si j'ose dire, le doigt sur une plaie qui risquerait fort de s'envenimer si l'on n'y prenait garde.

« La « chose peinte » devenue libre... découvre l'évidence de ses significations : son vide même. »

Le vide... Si nous en jugeons par certaines conversations avec de jeunes artistes — conversations dont nous pensons d'ailleurs faire état dans un prochain numéro — trop de jeunes ont l'impression de se trouver à bout de souffle, comme au bord d'un précipice. La peinture n'est plus pour eux un moyen d'expression, mais simplement un terme vague qui s'applique aux matériaux les plus hétéroclites. On fait de la peinture-objet.

La peinture ou la sculpture, ce serait aussi bien, aujourd'hui, l'art de créer les mécaniques les plus curieuses, de passer les vieilles voitures au concasseur, que de faire de « l'éclairagisme » ou d'assembler des boules en polyester.

A cet égard, la fameuse biennale des jeunes est un modèle du genre.

L'art n'est plus qu'un mot qui se vulgarise avant de se vider de son sens. La peinture ? La sculpture ? C'est-à-dire l'art de s'exprimer par des couleurs, l'art de travailler la pierre, sont là des notions bien dépassées. Elles sont, comme on dit : out. Le fin du fin c'est de peindre sans employer de peinture — et c'est pour cela peut-être que M. Dubuffet a pris un si bon départ — c'est aussi de sculpter du caoutchouc, un ballon de rugby, des nanas... tout ce qu'on voudra — de la m... même — mais tout sauf de la pierre.

Le malheur veut qu'il y ait cependant des « croulants » — c'est-à-dire des plus de vingt-cinq ans — pour prendre au sérieux ces nouveaux artistes, ces amateurs de « recherches ». Même, et surtout, parmi les officiels !

A ce train là, on frémit en imaginant de quelle façon — dans quelques mois peut-être — un peintre en bâtiment « dans le vent » pourra repeindre un appartement bourgeois !

N'empêche que nous nous trouvons aujourd'hui devant un problème crucial. Quel avenir s'ouvre pour les jeunes artistes normaux, sains de corps et surtout d'esprit, pour ceux qui en sont encore restés aux vieux principes qu'on ne peut peindre qu'avec de la peinture ? Des perspectives pas très gaies !

Surtout s'ils comparent les facilités inouïes, les appuis officiels donnés à cette sorte de concours Lépine qu'est la Biennale, aux restrictions chaque jour plus grandes dont souffrent les salons de vraie peinture par exemple.

Mais tout ceci n'est qu'une des pages désolantes de la triste histoire de l'art contemporain. Nous n'avons pas fini d'en parler.

par Pierre Imbourg